

Le couvre-feu. Une navigation du silence

Michaël La Chance

Number 137, Spring 2021

Pratiques du silence, du son et de l'oralité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/95941ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

La Chance, M. (2021). Le couvre-feu. Une navigation du silence. *Inter*, (137), 30–37.

LE COUVRE-FEU. UNE NAVIGATION DU SILENCE

MICHAËL LA CHANCE

PREMIER SOIR DE COUVRE-FEU (MARDI, 12 JANVIER 2021): LE PROMENEUR DE MACH

Je marche sur un trottoir, il est passé huit heures, il neige des flocons légers. Le déneigement n'a pas été fait. La route est blanche, sans voiture ni piéton. Le silence repose si léger, les choses en restent intouchées.

En 1938, Otto Neurath, philosophe autrichien juif, doit quitter Vienne pour échapper aux persécutions. Il s'installe à La Haye, mais l'invasion allemande des Pays-Bas deux ans après lui fait craindre pour sa vie. Il s'enfuit en Angleterre à bord d'une embarcation précaire. Neurath ballotté par les flots de la mer du Nord sur un méchant navire : cette image est significative car, quelques années auparavant, usant d'une métaphore nautique, il avait suggéré que notre univers mental est un bateau. La pensée ne prend pas appui sur des absolus, le langage n'a pas d'ancrage métaphysique ; c'est un cadre flottant. Nous sommes embarqués dans notre société, notre culture et notre histoire. Nous sommes limités par ce que nous pouvons représenter et nommer, et même imaginer. Pouvons-nous passer par-dessus bord de notre monde ? Ce serait perdre le sens, ce serait perdre la vie aussi. Car plus rien ne serait plus.

Otto Neurath disait que nos langages et nos perceptions sont des embarcations précaires. Et voilà qu'en 1940, ce philosophe du Cercle de Vienne se retrouve sur la première embarcation lui permettant de gagner la côte anglaise. Le Cercle de Vienne proposait une critique radicale de la métaphysique spéculative en donnant suite aux travaux de scientifiques allemands tels Gottlob Frege, le créateur de la logique moderne, et Ernst Mach, le physicien dont les travaux conduiront à la redéfinition de la masse par le référentiel d'inertie, des travaux qui feront de lui un précurseur de la théorie de la relativité.

Nous ne dirons pas assez l'importance de Mach. Le Cercle de Vienne s'appelait en fait l'Association Ernst-Mach. Mach, le physicien, s'intéressait aux vitesses supersoniques et à la nature de la matière. Ce qui fait de lui un physicien original, c'est qu'il a cherché une corrélation entre le monde physique et notre expérience psychique. Il a travaillé avec des anatomistes et des médecins pour corréler les sensations internes du corps avec les enjeux mécaniques de ce dernier, tels l'équilibre et la mobilité. Ainsi, l'orientation dans l'espace constitue un sixième sens : elle requiert l'intégration de tous les sens à la motricité de rappel de l'équilibre postural. Je perçois l'espace dans cette corrélation initiale entre les lois physiques et les sensations profondes de l'organisme.

Moi-même qui marche en ce moment sur un trottoir, je suis un promeneur de Mach, je suis une masse en mouvement qui s'arrache à son inertie, en conformité avec des lois cosmiques. Ma déambulation est rendue possible par une interaction constante entre les lois de la physique, mes récepteurs physiologiques et mon organisation mentale¹. Ce que j'entends autour de moi et ce que je ressens dans mon corps, les ombres que je perçois dans le ciel enneigé, tout cela est lié et agit de concert, avec précision et efficacité. Ce soir, le silence du couvre-feu et la blancheur de la tempête affectent ma motricité, car ils ouvrent l'espace autrement. Le silence semble gagner en épaisseur, comme un espace qui serpente entre les arbres. Je tombe du haut de mes jambes, je me redresse pendant que je brûle l'oxygène de mes poumons. Le silence est une nappe scintillante venue de l'espace.

DEUXIÈME SOIR DE COUVRE-FEU : APPROFONDIR LE SILENCE

C'est mercredi, j'avance au ralenti dans une neige de janvier. Je suis un promeneur de Mach, car je suis soumis aux mêmes lois physiques qui régissent tous les objets à la surface des planètes. Mach avait conduit des expériences avec des médecins et de nombreux spécialistes de l'esprit, parmi lesquels le Dr Josef Breuer qui avait fait des recherches sur les rapports entre l'ouïe et l'équilibre. L'oreille contient des canaux membraneux remplis d'un liquide visqueux dont l'inertie dans le mouvement permet à mon organisme de ressentir mes déplacements et d'établir ma position dans l'espace lorsque je me déplace. Est-ce que je peux effectivement ressentir toutes les articulations mécaniques qui sont convoquées dans la déambulation ? Non, elles s'enchaînent à mon insu, et pourtant l'organisme les ressent. Il existe un rapport entre le ressenti physiologique et les contraintes mécaniques qui gouvernent la matière.

Breuer avait également exploré d'autres rapports entre la mécanique et la physiologie, par exemple entre la respiration et la température du corps. Mach et Breuer étaient désireux de lier l'anatomie humaine aux lois physiques. Lorsque je marche dans la neige, le bruit de mes pas est feutré, du moins j'entends ma respiration, je ressens la morsure du froid. Le silence agit comme un caisson de flottaison quand la privation sensorielle, en l'absence de toute stimulation environnementale, me révèle un bourdonnement interne du corps. J'ai le souffle de ma température, et vice versa. J'ai l'équilibre de mon écoute, et vice versa.

Ce soir, mercredi, tout est silencieux, c'est le couvre-feu. Je n'ai pas connu de nuit plus silencieuse dans la ville. Ce silence est si grand ; il me surprend au plus près, je le touche au plus lointain. Le corps est à l'écoute du monde, et pourtant je n'entends rien. Mon silence est rempli de ces bruits du monde sans lesquels je ne serais pas.

Tout cela est lié, l'étendue de l'espace, la plénitude du silence, la profondeur caverneuse du corps. De l'autre côté du Saguenay, la route de Tadoussac est déserte. Du jamais vu. De l'inouï. Quant au Saguenay, il est gelé de bord en bord. Le courant passe sous le couvert de glace que le vent a lissé par endroits, le courant passe sous une carapace de gris-acier transparent.

En cette deuxième nuit du couvre-feu, la nuit est relevée par le manteau blanc de la neige, elle glisse par-dessus nous comme un fond d'océan. J'ai rehaussé mon centre de gravité tandis que les bruits du monde descendent, que les mirages de lumière se diluent entre le réel et la fiction. Est-ce que je marche dans la rue ou je navigue dans le silence ? Rien de plus simple que ces quelques pas hors de chez soi. Après tout, ce n'est qu'un geste mécanique. Et pourtant, il enfonce la loi, j'hésite à le décrire comme geste. Est-ce la société tout entière qui est malade, qui me fait marcher à l'écart ? Ma cheville se tord sur le bord du trottoir, je me redresse instantanément.

Et puis ce silence du couvre-feu peut-il être comparé à d'autres silences ? Y a-t-il des silences plus profonds, des silences plus tranchants ? Le silence a changé au cours du siècle, nous naviguons dans un autre silence. Le *Tractatus* de Wittgenstein et le Cercle de Vienne de Neurath, entre autres, ont ouvert des perspectives critiques sur notre civilisation. Wittgenstein s'était employé à démontrer les limites de la rationalité et des sciences, concevant que le langage et la culture souffrent d'une pathologie, déformant notre rapport à nous-mêmes, aux autres et au monde. Notre esprit est malade des mots : pouvons-nous soigner notre esprit par d'autres mots ?

TROISIÈME SOIR DE COUVRE-FEU: RECONSTRUIRE LE NAVIRE EN HAUTE MER

Il y a 100 ans paraissait pour la première fois, en édition allemande, le *Tractatus logico-philosophicus* (1921) de Ludwig Wittgenstein. Wittgenstein soutenait, c'est la septième et dernière proposition du *Tractatus*, que le silence est préférable à une compréhension incomplète et faussée². Les explications sans fin que nous nous donnons pour dominer les réalités matérielles, pour en tirer profit, ne font qu'envahir le silence. Nos propositions logiques et le langage courant doivent connaître leurs limites et ne pas les déborder : l'au-delà du langage doit rester silence, un hors-sens qui laisse apercevoir des moments esthétiques. Le silence est bien un moment esthétique ! Cela deviendra un enjeu pour les écrivains du siècle, de Beckett à Burroughs, qui sont convaincus que le langage et l'approche conceptuelle du réel font écran à notre saisie de la réalité.

Pouvons-nous sortir de la parole pour aller au-devant du monde ? Pouvons-nous penser au-delà de notre cadre culturel, bousculer notre bagage conceptuel, lorsque notre héritage de civilisation se révèle une autotromperie ? Causalité, rationalité, universalité, tout cela était mirage – n'était que pseudo-universalité. Écrivains et philosophes entreprennent d'explorer l'espace du doute, d'attiser un doute radical qui se défie de la pensée et du langage. Non pas le doute cartésien qui conduit à une certitude factice³. Depuis Descartes, nous croyons qu'il y aurait une vérité dans le fait de savoir ce que nous pensons au moment où nous le pensons, *cogito, cogito*, alors que nous ne savons même pas ce que nous pensons !

Alors, suspendu dans la nuit du couvre-feu, je ne sais pas si je marche le monde ou si je navigue dans le silence. Ce n'est pas un doute cartésien, mais un doute radical qui conduit au silence, car le silence est le miroir qui nous montre notre vérité. La neige qui se dépose sur les épaules de mon coupe-vent laisse un grésillement sous mes oreilles. C'est un aveu tardif, mais je dois préciser que le silence m'est refusé : j'ai dans mes oreilles le cillement continu de mes acouphènes. Alors, je ne sais rien de la pureté du silence : je dois déceler cette pureté autrement, je dois la deviner comme un scintillement sur la neige, je dois imaginer un scintillement du silence.

Les mots sont trop bruyants, car ils sont chargés de connotations et de sédimentations historiques. Leur usage actuel se révèle fort éloigné de leur profération originelle. Le silence est préférable, car le langage est imprégné de violence, le psychisme est peuplé de traumas. Il en résulte que notre vue de l'esprit est déformée, notre capacité de communiquer et d'échanger est compromise et tordue. En fait, notre capacité d'aimer est tordue parce que notre humanité même est corrompue. Le navire sur lequel nous sommes embarqués est vermoulu et rongé, fendu et troué. Nous ne savons comment il se maintient à flot. C'est dans ce bateau secoué par la houle et fouetté par les vents que nous devons trouver les outils et matériaux pour effectuer les réparations les plus urgentes. C'est ce que disait Otto Neurath : « Nous sommes comme des marins qui doivent reconstruire le navire en pleine mer sans jamais pouvoir le démonter à quai et le reconstruire à partir des meilleurs composants⁴. »

Le navire ne peut faire escale dans un port, il ne peut être réparé à quai, il doit être reconstruit en haute mer. Une tâche impossible par temps de tempête ! Comment réformer notre structure mentale par temps de crise ? Comment soigner une société malade en temps de pandémie ? Comment échapper à notre délabrement interne sans passer par-dessus bord ? Sans les débordements de la folie ? D'emblée, mes constructions mentales sont des planches de sauvetage, mes grilles conceptuelles sont des radeaux auxquels je m'agrippe dans une mer agitée. Il n'y a de description de la tempête que par des naufragés – et pour des naufragés.

Ce soir la tempête est douce. Le silence ouvre l'espace autour de moi pour mieux accueillir le halètement de ma poitrine, le bruissement étouffé de mes pas. Une neige, parsemée et légère, hésite encore à se poser. Par une illusion qui ne cesse de m'émerveiller, elle semble sortir des lampadaires, tourbillonnant comme une joie imprévisible dans leurs faisceaux de lumière. Tout est enveloppé d'un cocon glacé et moelleux. Un moment de pureté est descendu sur le monde pour abriter de nouveaux commencements.

QUATRIÈME SOIR DE COUVRE-FEU: UN NAVIRE CONSTRUIT D'ÉPAVES

Selon le philosophe Hans Blumenberg, notre façon de penser est un enchevêtrement d'erreurs, un résidu d'anciennes catastrophes. Dans son ouvrage *Naufrage avec spectateur* (1979), Blumenberg a également recours à une métaphore nautique : le vaisseau dans lequel nous naviguons sur la mer de la vie est construit à partir d'épaves⁵. « *Im Meer des Lebens schwimmend*. » Dans la mer de la vie où nous nageons et flottons, nous n'avons toujours, à notre portée, que des débris. Nous percevons et pensons, à partir d'expédients et de raccourcis, les vestiges de nos erreurs. Pouvons-nous trouver dans l'embarcation rafistolée de notre société les matériaux et les outils qui permettront de la réparer de l'intérieur ? Ces questions occupaient Mach et Wittgenstein, le Cercle de Vienne et Heidegger : le langage est faussé, nous empêche de voir clairement le monde, de le dire clairement. La science est également faussée : c'est un outil créé par les hommes pour surmonter leurs difficultés matérielles et créer de nouvelles conditions de vie ; elle n'est pas une visée de la vérité⁶. La science appartient à l'effort continu de l'espèce humaine pour se conserver, elle contribue à l'édification d'une société postbiologique dont nous sommes le dernier rouage.

Le langage est faussé, la connaissance usurpée, la vie humaine elle-même déformée. Kant rappelle que nous ne pouvons pas redresser le bois tordu (*krummen Holze*) de l'humanité : « Le bois dont l'homme est fait est si courbe qu'on ne peut rien y tailler de bien droit⁷. » Est-ce que la science peut le redresser ? La science se contente de descriptions causales mille fois vérifiées, elle omet le fond mythopoétique – tragique – de notre existence. La science croit sortir du monde pour en extraire une vision calme et sereine, qui comprend la totalité des objets et des possibles. Mais, d'une part, le monde n'est pas qu'objets et possibles et, d'autre part, la science ne sort pas du monde ; elle participe à l'auto-conservation de la vie dans un univers hostile et conflictuel, dont elle s'acquitte en réduisant le monde à des modèles et à des algorithmes. La raison semble en effet très efficace lorsqu'elle exerce son empire sur quelques étiquettes et esquisses sommaires, raccourcis et généralisations. Wittgenstein et Neurath ont entrepris une critique de la pensée rationnelle, car celle-ci ne connaît pas ses limites. Elle s'étend démesurément pour donner du sens à ce qui n'en a pas. C'est une pensée bavarde qui a définitivement entaché le silence. Il incombe à l'art de préserver la place de l'énigme, à la poésie de négocier notre rapport à l'inconnu et d'exhumer le non-sens, plutôt que de l'ensevelir sous un fatras de pseudo-réponses.

Philosophes et poètes persistent à croire que la langue, en vertu de sa logique interne et de son fondement poétique, dans la matérialité de l'écriture et l'oralité de la parole, porte en elle-même la force nécessaire et lumineuse pour nous guérir des incompréhensions et interprétations que cette même langue provoque constamment⁸. Philosophes et poètes travaillent à préserver la part de l'inconnu en nous. Alors, nous retrouverons des forces de guérison dans le langage, mais aussi dans ses silences. Nous avons les remèdes à bord, quelle que soit notre aire de confinement : la société, un navire, une caverne, une bulle... ou encore la rue enneigée d'un soir de couvre-feu.

Je marche dans la neige scintillante, je navigue dans le silence de la ville sous couvre-feu. Je dessine mon parcours, j'arpente le tracé de l'évidence. Oups, je me tords encore la cheville, j'ai marché trop près du bord. Je reprends mon chemin nocturne : est-ce un geste ? Je ne soupçonne pas qu'une prodigieuse complexité est à l'œuvre dans cette déambulation : le cœur qui bat, le poumon qui brûle dans l'air froid, le cerveau irrigué... Le couvre-feu est-il un spectre levé par notre peur de la mort ou bien est-il motivé par le désir de sauvegarder la vie, son organisation fragile ? Cependant, l'organisme vivant (le *zôê*) n'est pas la vie comme quête de sens et comme transformation (le *bios*).

J'entrevois à peine la multitude des lois physiques mises à contribution, la multitude de fonctions internes mises en action : équilibre, déambulation, posture, orientation, audition, inertie... Certes, en tant que masse, je suis soumis aux lois gravitationnelles, à la loi de la conservation d'énergie, aux coefficients de résistance. En tant qu'organisme, je suis le siège de convergences sensorielles, je me promène sur une carte mentale, je me propulse dans la vie. Or, précisément, je ne suis pas seulement un organisme, l'élan le plus fort de la mécanique du vivant n'a pas encore l'intensité d'un désir d'être.

Après huit heures, c'est le couvre-feu : aux lois physiques qui gouvernent mon corps et aux lois cognitives qui calibrent mon expérience se rajoutent les réglementations sanitaires de mon gouvernement. Ainsi, je marche, c'est le cinquième soir, mes pensées sont vagabondes, je m'ajuste au rythme de la marche, à la cadence des pas, à la régularité de la respiration. La parole est soumise au paradigme de la marche, tandis que la pensée, plus volatile, est soumise au paradigme de la navigation. Mes pensées flottent deci delà, erratiques et passagères, alors que le corps s'acquitte de sa tâche avec rigueur et régularité. Je ne connais pas d'autre machine que mon corps pour marcher sur la neige dans la nuit : qui sait tous les mécanismes complexes que ce geste requiert ? Qui sait quelle parole surgira de cette déambulation ? Qui sait l'ineffable dans un tel geste ? C'est un débordement ! La navigation dans le silence exige une sortie de la raison, elle entraîne notre course vers une collision avec le réel. Aller vers le silence, c'est aller vers le monde sans les mots et les images dans lesquels tout paraît stable et familier. Pouvons-nous tenter un nouveau départ ? Pouvons-nous rester à bord et travailler de l'intérieur ? Ou bien devons-nous passer par une extériorité radicale, le risque extrême ? Nietzsche dénonçait la prétention de l'Occident de se perpétuer comme ordre sans passer cycliquement par le désordre. Nous avons les arts pour explorer la fécondité du chaos, nous avons la poésie pour accueillir le débordement. Nous avons nos déambulations nocturnes pour éprouver pleinement notre désir d'être.

Aujourd'hui, nos arts, cinéma et littérature sont rejetés, car ils seraient grevés par les maux et les erreurs du passé. Pouvons-nous les remplacer par des constructions symboliques plus saines et porteuses d'avenir ? Faut-il abandonner ce qui nous a été légué par les siècles ou plutôt nous efforcer de le réformer de l'intérieur ? Pouvons-nous, à l'intérieur de notre espace culturel, dresser l'écriture contre elle-même, la pensée contre elle-même ? Pouvons-nous prendre exemple sur le passé pour nous en détourner, prendre appui sur le prévisible pour jouer l'inattendu, prendre appui sur le dehors pour marcher sur la neige ?

PHILOSOPH
PERSISTENT À
LANGUE,[...] POR
LA FORCE NÉ
LUMINEUSE POUR
INCOMPRÉH
INTERPRÉT
CETTE MÊME LA
CONST

ES ET POÈTES
CROIRE QUE LA
TE EN ELLE-MÊME
CESSAIRE ET
NOUS GUÉRIR DES
ENSIONS ET
ATIONS QUE
NGUE PROVOQUE
AMMENT.

SIXIÈME SOIR DE COUVRE-FEU : MARCHER À CONTRE-COURANT AVEC LE VIEUX GEULINCX

Il y a déjà trois siècles, Arnold Geulincx⁹, contemporain et contradictoire de Descartes, évoquait un marin arpentant le pont d'un vaisseau en haute mer : le marin se dirigeait vers la proue, curieux de l'approche des côtes, ou plutôt s'en détournait pour marcher à contre-courant. C'est une image proposée par le « vieux Geulincx », comme l'appelait familièrement Samuel Beckett, Arnold Geulincx étant l'un de ses auteurs favoris¹⁰. Selon Geulincx, nous sommes portés par une multitude de mouvements : nous sommes mouvements. Alors, ma liberté consiste à marcher à contre-courant du mouvement général de la vie et de l'esprit¹¹. Sur un bateau qui navigue vers l'est, nous dit Geulincx, un voyageur sur le pont peut prendre la liberté de marcher à contre-courant, de se diriger vers l'ouest.

Qu'est-ce que marcher à contre-courant de nous-mêmes, naviguer à contre-courant de la tempête ? Dans une terminologie moderne, nous appelons cela une régression. Nous devons à Bertha Pappenheim, une patiente de Josef Breuer – le même qui avait collaboré avec Ernst Mach –, de comprendre la nécessité de la régression et l'affirmation d'une puissance de la parole qui se manifeste dans le récit d'événements traumatiques. Breuer avait invité Bertha Pappenheim à se raconter : elle a résisté dans un premier temps, mais y est finalement parvenue sous hypnose. Le récit du trauma se révèle d'une efficacité redoutable, d'une grande puissance thérapeutique. Le récit permet au patient de remonter le temps, de retrouver le noyau traumatique pour enfin recommencer sa vie à partir de ce noyau. Le récit du passé permet à chacun de réinventer son évolution vers le présent. Il nous est donné de parcourir les chemins de notre vie, de resurgir des cendres de notre passé. Couvre-feu sur la neige, la neige devient cendres blanches tant le silence est intense.

J'ai ainsi, selon Geulincx, la liberté de marcher contre moi-même, et d'en revenir ! Je peux me perdre dans la part d'ombre qui est en moi pour me retrouver ! Il y a 300 ans, Geulincx évoquait le marin qui marche sur le pont d'un navire comme la pensée va et vient dans la conscience. La pensée peut-elle aller à l'encontre de ce qui la rend possible comme pensée ? Peut-elle s'arracher à sa culture et son histoire ? Peut-elle agir à l'encontre du milieu naturel qui rend possible la vie humaine ? Une multitude de rouages mécaniques s'ébranlent dans ma déambulation, impliquant des masses, des effets de pression, des circulations liquides. Tous ces rouages sont silencieux. Imaginons toutefois qu'ils seraient si bruyants que je ne pourrais entendre le monde, tant serait assourdissante la clameur qui m'accompagne. Des frayages impliquent aussi des tracés de la mémoire, des couloirs de l'imagination et des chemins de parole qui s'ouvrent devant moi. Imaginons que tout cela serait noyé dans un brouhaha de voix.

Dans cette rue enneigée, après huit heures, je suis dans la trajectoire de ma vie. Cette trajectoire est plurielle : nous nous donnons des objectifs, nous voulons que nos potentiels soient révélés et que, au cœur de ces possibilités d'être, se révèle une puissance qui affronte l'impossible. C'est pourquoi je fais retour au noyau de l'indicible, au creuset de mes incertitudes. Au cœur des mille déterminations auxquelles je dois mon existence, il y a le sans-fond de l'indéterminable, le non-moment d'anarchie spirituelle : celui qui permet de réinventer l'origine.

SEPTIÈME SOIR DE COUVRE-FEU : MARCHER À CONTRE-COURANT, VIVRE SON OMBRE

Notre époque se préoccupe davantage de ce que nous avons été et moins de ce que nous serons. N'est-ce pas déjà marcher à contre-courant ? Notre passé est noué dans le trauma, chacun est lesté par son origine. Nous sommes embarqués dans le navire de l'intérêt collectif, le comportement de chacun scruté à la lumière du bien commun, chaque geste considéré sous l'angle de la santé tant de l'individu que de l'économie. Il n'y a plus d'autonomie de l'individu, ou plutôt il n'y a plus d'individu. Chaque parole, chaque geste est jugé en fonction d'un modèle de société. Une transparence accrue fait apparaître le moindre manquement. L'espace se resserre, c'est un couvre-feu permanent.

Alors, il ne s'agit pas de sauter par-dessus bord ou de marcher à contre-courant. Certes, il n'y a plus d'individu, mais celui-ci peut se réinventer dans les gestes les plus simples. Personne ne sait ce que je pense et ressens entre la morosité et l'exaltation. Il suffit de sortir dans la nuit déserte et de trouver l'aventure au coin de la rue : je revendique le droit de tâtonner et de me tromper, de revenir sur mes échecs et d'explorer sans cesse, ce qui me conduit parfois à me détourner de la direction commune, à me contredire moi-même. C'est la liberté de faire autre, afin de se réinventer continuellement¹², ou plutôt de s'inventer pour faire autrement. Déjà, nous sommes portés par une multitude de fonctions, physiologiques et psychiques, mécaniques et cosmiques, parce que nous sommes multitude. C'est pourquoi nous pouvons créer un monde devant nos yeux et marcher dans la rue un soir d'hiver. Je ne ressens pas la morsure du froid ; des fumées s'échappent des toits et montent dans la nuit, laissant des odeurs âcres et sucrées de bouleau et de merisier.

Certains courants nous entraînent de force. Ce sont les lois mécaniques implacables, ce sont les contraintes de notre société. Pouvons-nous nous opposer à celles-ci ? Je ne gagne pas en liberté en creusant un espace négatif autour de moi, pourtant cette négativité me donne un espace de jeu. Carl Jung parlait de ceux qui ne mettent pas « le bon pied de l'avant », ceux qui ne restent pas du côté positif¹³. Ainsi, j'entreprends de vivre mon ombre, j'entreprends de vivre ma propre négation. Je réclame la liberté du faux pas, du pas de travers, de trébucher et de me perdre. J'ai la liberté de passer par le chaos pour avancer de nouveau. Je reste chez moi parce qu'il le faut ou bien je marche dans la rue pour défier le couvre-feu. Marcher dans la rue après huit heures est devenu un geste prohibé parce qu'il enfreint la réglementation qui vise à protéger le système hospitalier. Ce qui se passe sur les trottoirs de la ville est en lien direct avec ce qui se passe dans les couloirs des hôpitaux. L'espace se resserre, et pourtant le silence s'élargit, il creuse tout alentour. Bientôt, le silence est plus vaste que l'espace et, tout à la fois, il retombe comme une substance. Est-ce une braise froide ? Est-ce une neige brûlante ? Un défi de l'interdit ou une promenade en soirée ?

La chaussée est glissante sous l'écume glacée, je ne peux quitter le sol des yeux, tête baissée, en suspens entre deux respirations. Je suis seul dans la rue, je n'ai plus de mots. S'il n'y a plus de mots, alors il n'y a plus de trottoir, il n'y a plus de neige. Je fais un pas de côté, j'entre dans un autre mouvement. Ce soir, le monde est recouvert d'un manteau de neige ; je vois qu'il est depuis toujours recouvert par le manteau de l'intouché qui réunit toutes choses dans une simultanéité essentielle. C'est ainsi que ce silence trouve son assise en moi et que j'entends le courant de la vie qui passe en dessous. D'ordinaire, je n'entends pas ce courant souterrain, il est recouvert du fatras qui usurpe mon quotidien. Mais ce soir de couvre-feu, le silence est si dense que je crois marcher sous l'eau.

- 1 Cf. Ernst Mach, *Analyse des sensations : le rapport du physique au psychique*, F. Eggers (trad.), Jacqueline Chambon, coll. « Rayon Philo », 1996, 321 p.
- 2 Cf. Ludwig Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, suivi d'*Investigations philosophiques*, P. Klossowski (trad.), Gallimard, coll. « Tel », 1988, p. 108.
- 3 Cf. Michaël La Chance, *Le cerveau en feu de Monsieur Descartes*, Tryptique, 2013, 131 p.
- 4 Notre traduction. Otto Neurath, cité dans Wolfram Eilenberger, *Time of the Magicians: Wittgenstein, Benjamin, Cassirer, Heidegger and the Decade That Reinvented Philosophy*, S. Whiteside (trad.), Penguin Press, 2020, p. 295.
- 5 « [D]ie Handlungen nachzuvollziehen, mit denen wir – mitten im Meer des Lebens schwimmend – uns aus bisher unbekannten, aus früheren Schiffbrüchen stammenden, Materialien ein Floß oder gar ein Schiff erbauen. » Hans Blumenberg, *Schiffbruch mit Zuschauer: Paradigma einer Daseinsmetapher (Naufrage avec spectateur : paradigme d'une métaphore de l'existence)*, Suhrkamp, 1979, p. 83.
- 6 Cf. E. Mach, *La connaissance et l'erreur*, M. Dufour (trad.), Flammarion, 1908 (1905), 392 p.
- 7 Emmanuel Kant, « Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique », *Critique de la faculté de juger*, L. Ferry (trad.), Gallimard, 1985, p. 485.
- 8 « Language, out of its internal logic, bears within itself at every stage and every state of culture the force needed to heal those very misunderstanding and misinterpretation that language itself constantly provokes. » W. Eilenberger, *op. cit.*, p. 252.
- 9 Arnold Geulincx (1624-1669, Pays-Bas), philosophe flamand, métaphysicien et moraliste, est l'auteur de *L'éthique*, parue en 1675.
- 10 Cf. Samuel Beckett, *Molloy*, Minuit, 1988, p. 67.
- 11 Cf. Arnold Geulincx, « Annotata ad Ethicam », *Opera philosophica*, vol. III, J. P. N. Land (réd.), Martinus Nijhoff, 1893, p. 153-271. Sur le rapport entre Beckett et Geulincx, voir M. La Chance, « Topique, "Je suis dans une tête" », dans Georges Godin et M. La Chance, *Beckett : entre le refus de l'art et le parcours mystique*, Le Castor astral, coll. « L'atelier des modernes », 1994, p. 110 et suiv.
- 12 Cf. Alain de Latre, *Geulincx*, Seghers, 1970, p. 66-71.
- 13 Cf. Carl G. Jung, *Analytical Psychology: Its Theory and Practice. The Tavistock Lectures*, Pantheon Books et Random House, 1968, p. 23.
- 14 Philippe Jaccottet, *La saison : carnets, 1954-1979*, Gallimard, 1984, p. 23.

POST-SCRIPTUM

Philippe Jaccottet, tout récemment décédé à l'âge de 95 ans (mercredi, 24 février 2021), disait : « L'incertitude est le moteur, l'ombre est la source. Je marche faute de lieu, je parle faute de savoir¹⁴. »